MARIE KRYSINSKA 1857–1908

Saisons d’amants

I. NOËL D’AMOUR

Le bonhomme Hiver transi
S’est poudré comme un marquis
Devant la flamme, en notre chambre
Chère amoureuse ; bravons Décembre.

Tes mains sont de frileuses oiselles
Que j’emprisonne dans ma main.

La Nuit descend d’un pas incertain,
Mais un éternel Soleil constelle
Notre bonheur qui ne finira point.

Au fond de la nue embrunie,
Vois dormir l’Enfant Jésus
Sur le sein de la Vierge Marie
Noël pour les cœurs ingénus !

II. DANS LES PRÉS

Voici revenu le mois gracieux
Tout d’allégresse et d’espoir habillé.
Le ciel est pur comme tes yeux,
Ô douce aimée !

Allons égarer
Nos pas enivrés
Parmi les avoines folles,
Parmi les hautes herbes des prés
Où toutes les fleurs
Marient les couleurs
De leurs éblouissantes corolles.

Nous verrons venir au-devant de nous
Les amants fameux,
Juliette avec Roméo, puis vous
Paul et Virginie,
Laure et Pétrarque, et Francesca de Rimini
Pâmée au bras de Paolo !

III. SUR L'EAU

— Vogue la barque des amoureux,
Livre ton rêve au vent heureux.

La route liquide où nous allons, étincelle
Tel un plateau d'or précieux,
On y voit, comme en un miroir fidèle,
Les nuages légers des cieux.

Les herbes penchantes, les saules songeurs
S'y reflètent tendrement.
Ainsi se reflète mon cœur d'amant,
Amie, dans ton cœur.

— Vogue la barque des amoureux
Livre ton rêve au vent heureux.

Parmi les joncs
Que d'un distrait aviron
Nous frôlons,
Chantent les nids
Tout éjouis
Par la saison qui rit.

IV. LA FORÊT

La forêt nous ouvre ses portes vertes
Dans son silence
Écoutons battre
Nos cœurs attendris.

Mais voici le ciel obscurci
Et le vol fou des éclairs.
C'est l'orage qui frappe brutalement
Les branches agitées
Et met en fuite les habitants
De la futaie :
La biche candide, le lièvre affolé,
Et le lapin, repu de serpolet.

La troupe des dieux agrestes
Qui dansait en rond dans la clairière
Cherche abri aux creux des vieux arbres
Et dans la grotte familière.

V. NOCTURNE

La lune, au sein de la calme nuit,
Verse une eau d'argent sur la terre
Et les amants rêvent en ce décor de mystère.

— Vois, chère âme, à l'horizon
Ce noir nuage qui rampe et fuit,
On dirait l'opaque fumée
D'un champ de combat échappée,
Et sous ce gazon
Que d'un pas uni nous foulons
Il dort
Des Morts.

Ah ! sur leurs chevaux, fantômes dressés
Les voici sous la lune livide,
Bataillons funèbres, soldats
Aux tuniques vides

L'un, d'une main raidie par le trépas,
Tient encore le drapeau déchiré.
Un autre suit — on n'entend point son pas —
Avec son tambour muet.

Blottis-toi sur mon cœur
Comme un oiseau peureux.
L'amour est seul vainqueur
De la mort.

VI. FINALE D'AUTOMNE

La pluie d'Automne pleure
Les joies brèves que Printemps fit éclore
Verts espaces, odorantes roses,
Et rapides flammes amoureuses

Le soir étend ses voiles amarantes
Sur un ciel d'améthyste,
Et voici venir la jeune amante
Seule et triste.

Il est parti, l'inconstant
Qui jurait amour éternelle.
Quand viendra le nouveau Printemps
Il jurera mêmes serments
À l'amie nouvelle.

Les douces choses qu'il disait,
En offrant avec des baisers
Les dernières violettes !

Ravie, je l'écoutais,
Mais, hélas ! il mentait.
Ce n'était qu'un — Poète !